

tat de mettre à la mode les courses étrangères de chevaux. A la suite des grandes courses internationales, nous avons eu les courses russes, les courses hongroises. La semaine dernière, les courses hollandaises ont eu un grand éclat.

Elles se sont données au pavillon d'Armenonville. Le maréchal de MacMahon occupait une tribune d'honneur pavoisée aux couleurs françaises et hollandaises. Le prince d'Orange, l'ambassadeur de Hollande, le comte Orloff, le marquis de Molins, le prince de Sagan, le duc de Fitz-James, M. Alphant, plusieurs ministres, occupaient la tribune d'honneur.

Ces trotteurs hollandais, nommés en français Hardrave, sont des chevaux fort en chair, à la croupe avalée, quoique busquée : la tête est belle, car le front est très-développé ; l'encolure est forte et le poitrail large. Leur caractère paraît paisible et leur allure au trot est régulière.

L'origine de cette race de magnifiques et robustes trotteurs remonte à l'époque de la domination espagnole dans les Pays-Bas. On croit généralement que cette production est due au croisement du cheval andalou avec des juments frisonnes. Le premier cheval Orloff est sorti de l'accouplement d'une jument hardrave avec l'étalon arabe *Saotanka*. La jument grise *Princess*, qui a remporté le prix de ces courses, a plus d'un point de ressemblance avec notre cheval percheron.

Dans ces courses hollandaises les trotteurs sont montés par des jockeys ou des gentlemen habillés d'un veston et d'une culotte courte, en velours noir, avec bas bleus et souliers munis d'éperons ; la toque dure et plus élevée que la nôtre indique par sa couleur l'écurie à laquelle le cheval appartient. Le cavalier ne se sert pas de selle ; il monte sur une couverture formant paquetage à l'avant, et lorsque le trotteur est dans son allure, il se tient presque couché sur le dos, ce qui est assez disgracieux.

Puisque nous sommes sur le turf, nous vous annoncerons la mort du vainqueur du prix du Jockey-Club de 1877, *Jongleur*, enlevé par les convulsions du tétanos, survenu à la suite de la blessure qu'il s'était faite au paturon en galopant, il y a quinze jours. C'est une perte sérieuse pour M.M. de Juigné et d'Arenberg, mais surtout pour l'élevage français, car c'était un des plus magnifiques spécimens de nos races améliorées. Ce cheval avait déjà rapporté \$150,000 à ses deux propriétaires. Cassidy, le doyen des jockeys et des entraîneurs de steeple-chasses, est aussi mort à Chantilly, des suites de la chute qu'il fit l'année passée, aux courses de Tourvrières à Lyon, en montant le cheval *Port-Saïd*.

M. Lupin, un éleveur bien connu, vient d'acheter pour \$12,500 la jument *Andriada*, à la dernière vente de Middle-Park.

A propos de chevaux, une société anonyme, au capital de quatre millions de francs, vient de faire construire à la Vilette un superbe marché aux chevaux. Le marché est couvert et peut recevoir onze cents chevaux ; il contient quatre pistes dont deux sont pavées chacune d'une longueur de 540 pieds et d'une largeur de 42 pieds. Il y a aussi une sorte de grand bassin long de 84 pieds, profond de 4 pieds, dans lequel pourront se baigner les chevaux amenés au marché. Quatre grandes halles métalliques, établies parallèlement, pourront abriter 1,088 chevaux. A gauche se trouvent les bureaux d'administration, du commissaire-priseur, et les écuries ; à droite, les bureaux de l'inspecteur vétérinaire et le poste des pompiers.

Montréal manque d'un marché de ce genre. Le *drill-shed* ne conviendrait-il pas à un établissement de cette nature ?

La semaine dernière, passant sur la place de la Concorde, j'assistai, sans le vouloir, à une cérémonie patriotique inaugurée depuis la fin de la guerre franco-allemande.

Comme les années précédentes, les Strasbourgeois qui résident à Paris sont venus déposer une couronne sur la statue de Strasbourg. Ces braves patriotes sont arrivés par groupes, accomplissant leur

pieux pèlerinage. L'un d'eux, aidé de ses camarades, a fait son ascension sur le piédestal et a déposé une couronne, à laquelle est nouée une cocarde tricolore. Ensuite, tous, tête découverte, ont défilé devant la statue qui symbolise leur ville natale.

Tandis que cette cérémonie se passait en plein Paris, un autre fait, à peine mentionné par les journaux, avait lieu au château de Ferrières. Le baron Alphonse de Rothschild recevait dans sa somptueuse résidence Sa Majesté l'ex-reine Isabelle d'Espagne.

Le baron attendait sa Majesté à la gare. L'ex-reine a visité toutes les dépendances du château, jusqu'à cinq heures, et, après un lunch, est repartie à sept heures pour Fontenay.

Sa Majesté catholique déjeunant avec un juif. Qui l'eût dit ? qui l'eût cru ? Quel changement depuis un siècle !

La Suède, la Norvège et le Danemark, pays limitrophes, ont, en raison de l'identité de leurs produits, une exposition presque semblable. Les bois, les minerais de fer, surtout ceux avec lesquels se fabrique le fameux acier, présentent de très-beaux spécimens.

Les allumettes s'étalent là sous toutes les formes : en étoiles, en pyramides, en trophées, etc., etc.

Il y a de quoi éclairer le monde pour des siècles. C'est le cas de répéter le vers : "C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière." La céramique, la verrerie et les fourrures contribuent, par de beaux et nombreux échantillons, à montrer la richesse industrielle de ces petits pays.

Ce que j'ai remarqué, c'est la pâte de bois dont on peut voir et toucher les larges feuilles. Cette pâte de bois a une grande utilité dans ces climats humides et brumeux. On la recouvre de papier peint ou de cuir, et on l'applique contre les murs en guise de tapisserie.

Grâce à ce mode de tenture, les appartements sont débarrassés de toute humidité ! On fabrique aussi de fort beau papier avec la fibre de certains bois.

L'on remarque des bijoux de paysannes norvégiennes, ainsi que de splendides étoffes, mais qu'on ne porte plus aujourd'hui. C'est l'archéologie du costume national. Les jouets en bois sculptés sont certainement supérieurs à ceux fabriqués en Suisse et en Allemagne. De grosses sphères de verre noir, suspendues aux extrémités des filets de pêche, disent de quelle manière les Suédois, Danois et Norvégiens font flotter ces engins à la surface de l'eau. De chaudes pelletteries, des souliers aux semelles de bois, des papiers travaillés imitant le cuir gaufré, complètent le catalogue de cette intéressante exposition des pays scandinaves.

Puisque nous nous occupons de petits pays—nous voulons dire de ceux envisagés ici au point de vue de leur état industriel, et non à celui de leur superficie géographique—nous vous conduirons dans la République Argentine, au milieu des peaux et des viandes conservées qu'elle a envoyées en quantité à l'Exposition.

Ce sont les deux seules branches de commerce et d'industrie de cette république au nom sonore et appétissant. Il est vrai, par contre, qu'elle nous a expédié ses *quichos*, qui ont obtenu un incontestable succès. Ces vastes pampas où errent des troupeaux de bétail immense, livrent à la tannerie et aux marchés de Londres et d'Australie des peaux innombrables et d'énormes quantités de viande fraîche ou salée. C'est dans la République Argentine que le *Frigorifique* est allé chercher ses cargaisons d'essai.

L'Uruguay, lui, nous expose aussi, dans une interminable série de bocaux des viandes conservées par toutes sortes de procédés, pour le bouillon Liebig, la nourriture des indigènes et pour les marchés européens. On voit aussi des nattes, des chapeaux, de la laine et du tabac. Entre autres raretés, un hamac brodé au crochet, dont la confection a demandé plus de trois mois de travail ; et un chapeau de paille si fine qu'on le mettrait dans la

poche de son gilet. Le prix de ce bijou est de \$100.

Quant au Pérou, il a renfermé ses produits dans une salle dont l'architecture et les inscriptions gravées sur les murs, les portes, représentent l'intérieur d'un ancien temple des Incas. Diverses photographies montrent les anciennes routes des enfants du soleil, voies magnifiques, très larges, bordées de pierres gigantesques ou de monuments cyclopéens. Dans les vitrines, le sucre et le cacao dans les différentes transformations qu'ils subissent, depuis leur état brut jusqu'à ceux de pain ou de tablette. Le long des murs, des étoffes d'alpaga ; des tapis et des fourrures du lama. Des échantillons des mines, jadis fort riches, mais aujourd'hui abandonnées ; quelques vieilles poteries et une sorte de fauteuil de prêtre de l'ancien culte, siège trouvé dans les ruines du fameux temple des Incas.

Quelques mannequins représentent les costumes pittoresques des hommes et des femmes du pays.

Si nous passons d'un monde à l'autre, et que du Pérou nous venions à Tunis, l'exposition de cette régence ressemble, moins les produits industriels, à notre exposition algérienne. Ce sont des babouches, des armes incrustées, des nattes, des tapis aux vives couleurs, des tables de bois durs, des étagères, des nargilé, des pipes, de petits miroirs. On dirait un bazar. Rien ne révèle le travail, l'industrie à la façon moderne. Il y a bien quelque goût par-ci par-là, du pittoresque, de la couleur locale, mais c'est tout.

L'Empire d'Annam tient à l'égard de la Chine la place qu'occupe Tunis par rapport à l'Algérie. Meubles incrustés, travaux sur ivoire, éventails en plumes, tous ces objets ont la physionomie chinoise ; il y manque cependant l'élegance et le goût qu'on trouve dans les moindres produits fantaisistes de l'Empire du Milieu. La chose la plus remarquable dans ce dernier pays, ce sont les ongles des indigènes préposés à la garde des vitrines de cette contrée : ils ont certainement vingt centimètres de longueur. On m'a assuré que le soir, ils recouvraient ces griffes d'un magnifique étui en bois de senteur. Grand bien leur fasse !

Revenons maintenant en Europe. Le roi des Pays-Bas, veuf depuis quelques années, va convoler en seconde noce, comme le plus simple de ses sujets. Sa Majesté, bien qu'agée de soixante ans, vient de se fiancer avec la princesse Emma de Pymont, dans tout l'éclat de ses vingt printemps.

A propos de mariage, je trouve dans un journal de curieux détails sur les gardes-nobles de Sa Sainteté. Très-beaux hommes d'ordinaire, ces militaires ont épousé, la plupart, de riches étrangères. Les Anglaises, les Russes, les Américaines sont celles qui ont surtout choisi leurs maris dans ce corps brillant :

En veut-on la preuve ? voici quelques noms de gardes-nobles qui ont fait de riches mariages. Si nous procédons par ordre d'ancienneté, nous devons le premier rang au comte Pompeo Troili, qui épousa une Anglaise ; viennent ensuite le marquis Campanari, qui a épousé une Russe ; le marquis Origo, aujourd'hui maître des cérémonies au Quirinal, qui a épousé également une Russe ; le comte Frenfaelli, maître des cérémonies lui aussi, qui a épousé une richissime Américaine. Cette dame était protestante : elle ne voulut pas attendre pour la célébration du mariage que le Vatican accordât une dispense au comte Frenfaelli, catholique ; mais le comte en fut puni, il fut exilé. Depuis, la comtesse Frenfaelli est entrée dans le giron de l'Eglise romaine.

Citons encore le marquis Paolucci de Calboli, qui épousa une Anglaise ; l'un et l'autre sont morts. Leur nom est resté attaché à un grave accident qui eut lieu dans la rue du Babuino il y a une quinzaine d'années.

Leurs héritiers firent procéder à la vente de leurs meubles, qu'ils entassèrent au dernier étage d'une maison de cette rue. A l'heure fixée, une foule d'acquéreurs se présenta. Tout à coup, le plancher céda sous le poids des meubles et de la foule, et le dernier étage vint descendre au niveau de la rue. Il y eut plusieurs morts et plusieurs blessés. Ajoutons le comte Carlo Lovatelli, aujourd'hui gentilhomme de la cour, qui a épousé Mlle Ugarte, une belle Autrichienne, aujourd'hui dame d'honneur de Sa Majesté la reine ; le chevalier Colacelli, qui a épousé une Anglaise, et plusieurs autres que nous n'énumérons pas, soit parce que leur ma-

riage n'a pas été aussi brillant, soit parce qu'ils ont quitté Rome pour aller habiter dans les propriétés de leur femme.

Toute cette énumération à propos d'un riche mariage que le comte Dandini vient de contracter ces jours derniers. On voit, par ce qui précède, que ces unions ne sont point rares, mais qu'elles constituent, au contraire, une sorte de tradition dans ce corps privilégié.

C'est le cas de dire qu'il existe vraiment des grâces d'état. A. ACHINTRE.

UN POÈTE CANADIEN APPRÉCIÉ EN FRANCE

Lettres adressées à M. Fréchette par les premiers écrivains et poètes de France, au sujet de ses poèmes :

La Revue des Idées nouvelles.

PARIS, octobre 1878.

Père-Mère, fantaisies et souvenirs poétiques, par LOUIS-H. FRÉCHETTE.—Nous n'ignorons pas que le Canada était encore, il n'y a guère plus d'un demi-siècle, une possession française, qu'il avait eu même l'honneur de s'appeler la *Nouvelle-France*, et que, dans le Bas-Canada surtout, la langue et les mœurs françaises s'étaient conservées depuis la conquête anglaise et jusqu'à nos jours. Mais nous étions loin de croire qu'un Canadien de naissance, fût-il membre du parlement de son pays, ce qui est le cas de M. Fréchette, pût être capable d'écrire, en très-bon français, des poésies portant l'empreinte de notre génie national à chaque vers, pleines de grâce et de naturel, et, en un mot, tout à fait charmantes. En lisant ce livre, que nous relisons certainement, et plus d'une fois, nous nous sommes senti pris d'une sympathie qui ne nous quittera plus pour son auteur. Que de pièces nous aurions à citer ! *Le 1er Janvier*, *Joliet*, le *Mississippi*, le *Québec*, et une certaine pièce d'un sentiment aussi poignant qu'original, intitulée : *Fatalité*. M. Fréchette est désormais un de nos poètes favoris.

PARIS, 19 Nbre 1877.

J'ai reçu, monsieur, par l'intermédiaire de mon éminent collègue, M. Laurent Pichat, votre gracieux et précieux envoi. Je vous remercie et je vous applaudis. Je salue votre noble esprit. La voix de la France a son écho en vous. Je suis heureux de répondre à vos belles pages par mon plus cordial serrement de main.

VICTOR HUGO.

PARIS, 20 septembre 1877.

Monsieur et cher confrère,

Je serais impardonnable de répondre aussi tard à votre très-gracieuse attention, si je n'avais pour excuse ma triste santé. Elle m'a retenu une partie de l'été dans les pays lointains. On m'avait, il est vrai, fait parvenir votre aimable lettre, mais le précieux volume m'attendait à Paris, et je n'ai pu le lire qu'à mon retour. Il m'a appris combien je devais être fier et touché de la sympathie que vous me témoignez. Je n'ai pu me défendre d'un peu d'étonnement, je vous l'avoue, en vous entendant parler avec tant de goût, de grâce et de pureté la langue de votre vieille patrie. J'ai compris, du reste, en vous lisant, et je n'ai pas compris sans émotion, le secret de ce miracle. Votre cœur est resté si fidèle à la France qu'il n'est pas surprenant que votre muse, par ses inspirations comme par ses accents, soit si bonne française.

Nous avons besoin plus que jamais, depuis nos récents malheurs, de croire à la longue fidélité des pays fraternels que les injustices de la force ont séparés de nous. Votre voix généreuse, monsieur, prouve, Dieu merci, que le sentiment de la patrie ne se prescrit jamais.

Recevez, mon cher confrère, mon remerciement le plus cordial, et veuillez croire à ma sympathie la plus dévouée.

OCTAVE FEUILLET.

CROSSY-PAR-CHATOU (Seine et Oise),
14 juillet 1877.

Monsieur,

J'ai lu vos vers avec un vif plaisir. Je vous remercie et je vous félicite. Si les Canadiens n'ont pas perdu l'amour de la mère-patrie, ils n'ont pas non plus perdu la tradition de la belle langue maternelle ; ils la parlent et l'écrivent, dans le nouveau-monde, aussi bien et mieux qu'on ne fait dans l'ancien ; votre livre en fait foi. Agrérez donc, monsieur, avec tous mes compliments, l'expression de ma vive sympathie.

E. ARGIER.

(SENAR)-VERSAILLES, le 15 janvier 1878.

Monsieur,

J'ai reçu avec beaucoup de reconnaissance, et j'ai lu avec infiniment de plaisir le volume que vous avez bien voulu m'envoyer. Mon ami Manuel, qui me l'a remis, est plus compétent que moi pour juger un poète, et il pense comme moi que vos vers sont charmants.

Agrérez, je vous prie, l'assurance de ma considération distinguée.

JULIEN SIMON.